
Brèves littéraires

Brèves

Chroniques du mollet

Jeannine Lalonde

Number 66, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, J. (2004). Chroniques du mollet. *Brèves littéraires*, (66), 92–95.

JEANNINE LALONDE

Chroniques du mollet

Ma jeune amie Isabelle m'invite à l'accompagner en Toscane pour un voyage de randonnée pédestre dont le guide sera François Dompierre, musicien et amoureux de l'Italie. C'est un honneur. Je suis flattée. Elle ne me croit donc pas trop vieille et décrépite.

Mais suis-je capable de marcher si loin, si longtemps, dans de si belles montagnes, tout en gardant le sourire ? Là est la question. La randonnée pédestre ne figure pas à mon horaire habituel. Tout le monde sait que le badminton est mon activité physique préférée et qu'on n'y marche pas beaucoup. Je dois donc m'entraîner, m'exercer, marcher, marcher. Est-ce que j'ai le temps de marcher, moi ? C'est si long, marcher. Chaque pas ne mène pas très loin et je peux difficilement allonger le pas. Dans quelle galère me suis-je embarquée ?

Puisqu'il le faut, je m'entraîne. D'un parc à l'autre, d'un pont à l'autre, d'une colline à l'autre. Ça ne va pas si mal. Ça marche, quoi. Mais, en mars, au bout de quatre-vingt-dix minutes de jeûne, je tombe en hypoglycémie. Et les cuisses me gèlent le long de la rivière. J'ai le dos endolori et j'ai envie de m'asseoir après quatre heures de randonnée. Dans mon environnement, l'endroit qui ressemble le plus à la Toscane, il me semble : les collines du Domaine

Chanteclair, à Sainte-Agathe. Ce sera donc là le point culminant de mon entraînement. J'y marche durant quatre heures incluant le lunch et je suis morte pour le reste de la journée. Ça promet !

Quelques semaines avant le départ, Dompierre invite les voyageurs du groupe à faire une randonnée du Marché Atwater jusqu'à Pointe-Claire, par un beau samedi de mai. Un bon test. L'occasion de voir si je suis à la hauteur. Je raconterai la journée à Isabelle puisqu'elle ne peut être de la partie.

Dix-huit petits nègres — c'est ainsi que je nous décris un par un, un peu comme dans *Dix petits nègres* — un brun, un noir, un autre beige, un violet on dirait, un vert limette, s'en vont sous d'autres cieux, en d'autres lieux, à la queue leu leu. Les plus détendus ont fait leurs emplettes et composé leur casse-croûte au Marché avant de partir, d'autres ont préparé leur lunch, certains n'ont rien apporté à manger et s'arrêteront au bistro en route. Comme dans la vraie vie, quoi. François est superbement équipé pour un pique-nique gastronomique ; on reconnaît l'épicurien en lui. Déjà les gazelles du groupe se distinguent en tête de file ; les contemplatifs, le nez en l'air, font tout pour s'égarer. La dernière heure de la journée de marche, la sixième, m'apparaît bien longue. Je reviens à la maison en autobus et je m'affale dans un fauteuil, je ne peux plus avancer un pied. Heureusement, les enfants ont préparé le souper, ils célèbrent la Fête des mères un jour plus tôt. Quelle chance ! Quand je marche, moi, je n'ai plus le temps de vivre. C'est l'un ou l'autre.

Tout va bien si je peux me débarrasser à temps de la quantité de travail qu'il me reste à abattre, qui se calcule en centaines de pages de transcriptions, que je traîne à vie, on dirait, dans mon métier de sténographe officielle. C'est mon karma. Quand je finis de dicter ma dernière page, quand je remets ma dernière transcription, je me sens enfin libérée. Ça dure bien peu de temps, une heure et demie à peu près. Je commence à calculer : 25 km + 19 km + 23 km... J'appréhende le total. J'arrive trop juste dans le nombre de jours de randonnée prévus au programme en regard du kilométrage quotidien ; ou bien est-ce le nombre de kilomètres que je peux marcher en une heure multiplié par le degré d'inclinaison de la pente... Je me suis pourtant préparée, pour ne pas dire arraché le cœur, dans les montagnes du *Domaine Chanteclair*, au grand désespoir de ma sœur qui n'en revenait pas de me voir affalée sur le divan, fourbue, les jambes en l'air, en début d'après-midi. Peut-être ai-je oublié de tenir compte du fait qu'une heure de repos peut me requinquer pour un bon bout de chemin ?

Des bottines, des souliers, des chaussettes minces, des bas de laine... tout est bon, mais ça dépend ; tout est à proscrire, mais ça dépend. Chose certaine, sur le conseil de mon amie Andrée, je dépense une fortune en diachylons pour les ampoules et les oignons. Cela me portera bonheur.

Ma fille Fanny me rassure : « Maman, tu n'as plus rien à prouver à personne — bon, ma vie est finie — tu n'as qu'à te prouver à toi-même que tu as une tête sur les épaules. » Je reconnais bien là le gros bon

sens qui est peut-être la seule chose que j'aie réussi à inculquer à mes enfants – ne les ai-je pas élevés à coups de « Ç'a pas d'allure ! » — et je comprends enfin que je vais marcher en Toscane avec ma tête.

Dix-huit petits nègres... Avant même mon départ, Poison-à-rat, mon matou américain, sait d'instinct que je deviens petit nègre. Il trouve que je sors marcher souvent et que je lui vole des heures de ronron, couché en boule sur mon ventre. Il me suit partout dans la maison, perplexe. Peut-être me voit-il verdier de peur ?

Forte de ma camisole de Capilene fleurie « garantie trois jours sans puer », de mon dictionnaire italien-français, de l'éternelle boîte de sardines qui m'accompagne dans mes escapades, au cas où, de mon sac banane et de mon ustensile polyvalent (canif-fourchette-cuillère-tire-bouchon), je fonce en Toscane, région des vagabonds quatre-étoiles. L'itinérante en moi jubile. Itinérante mais pas va-nu-pieds. Bientôt, mes souliers auront beaucoup voyagé.